les arts au mur artothèque présente

MÛRS POUR L'ART

EXPOSITION HORS-LES-MURS

« NATURE CULTURE»

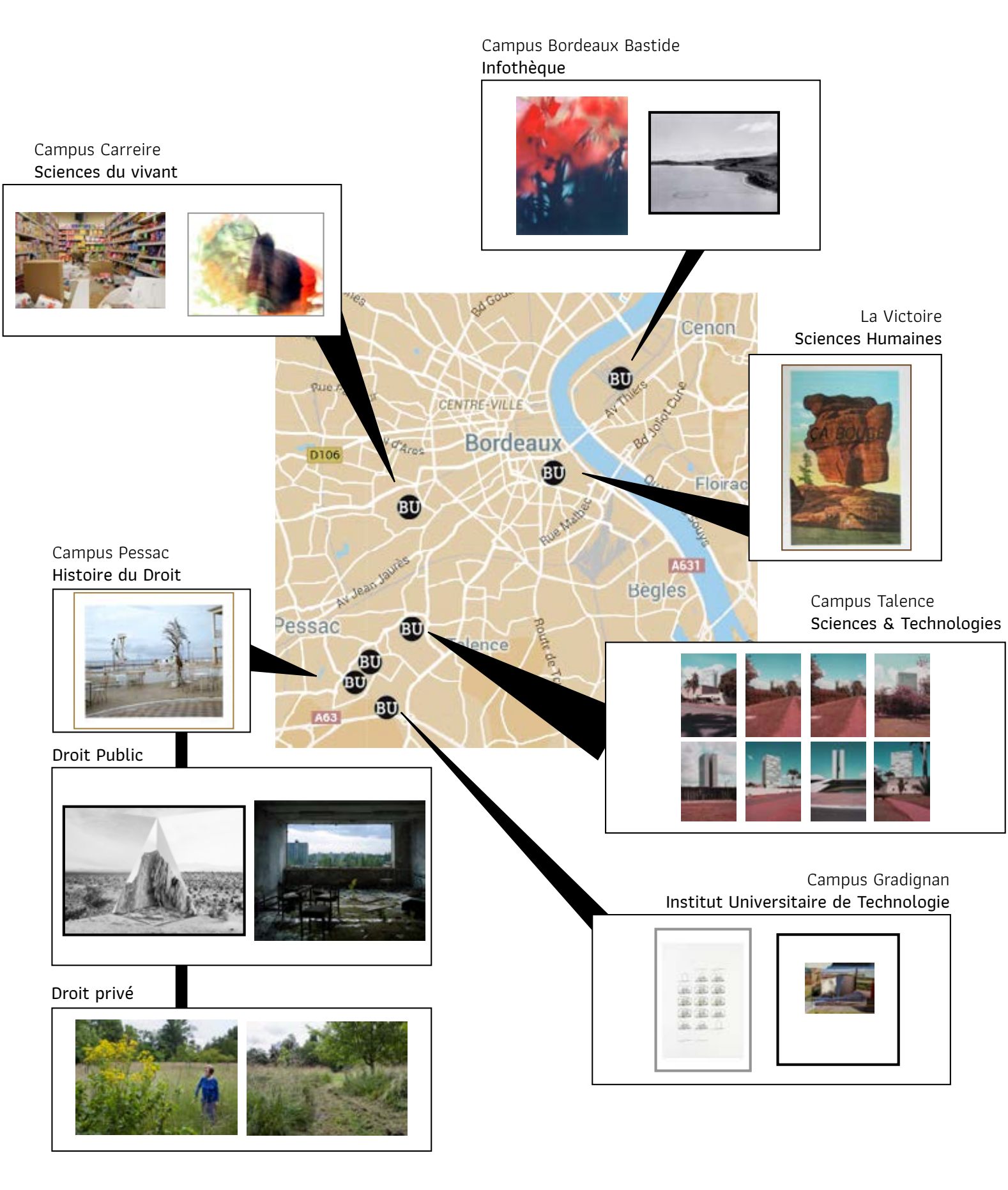
du 21/06 au 16/07/2021

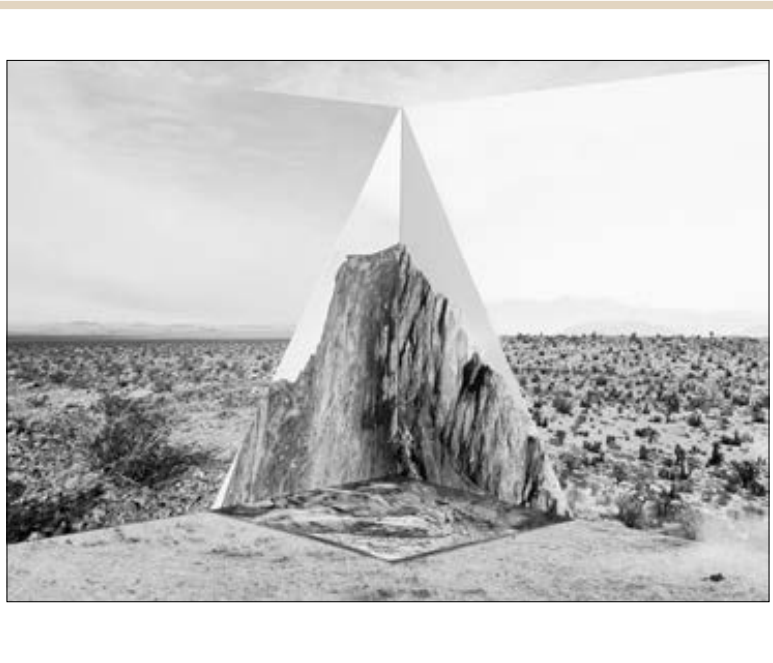
en partenariat avec l'Université de Bordeaux

Tous les deux mois, une exposition est proposée par les arts au mur artothèque dans les bibliothèques de l'Université de Bordeaux.

« NATURE / CULTURE »

En mai 2021 était présentée à l'Artichaut Bordeaux une exposition intitulée «Ce qu'il reste» sur la thématique Nature / Culture, inhérente à ce nouveau tiers lieu situé à Bacalan. Des battements d'ailes de papillons photographiés par Lauren Millet, aux paysages transformés de Sophie Ristelhueber, cette exposition présente différentes manières de percevoir et d'investir l'environnement. Pour cette dernière exposition de l'année les étudiants ont voté pour retrouver cette exposition dans leurs murs.





Michel LE BELHOMME

Le Sommeil des pierres, 2020
Sérigraphie 4 passages, 4 noirs différents en trame stochastique
63 x 83 cm

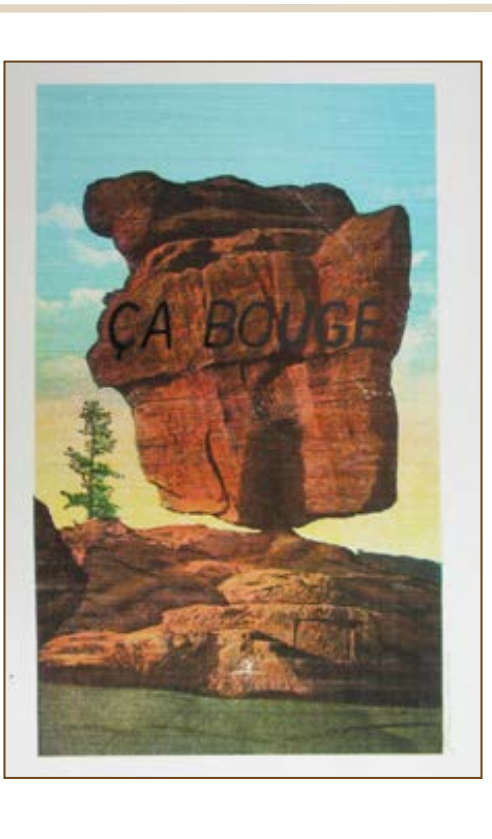
Michel Le Belhomme est né en 1973, il vit et travaille à Rennes en France. Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Rennes et de l'Université de Rennes 2, il est professeur, maître de conférences, commissaire d'exposition et critique en photographie. Il revisite un sujet classique de la photo, le paysage et sa représentation il le fait dans un exercice de déconstruction et reconstruction invitant à libérer le regard. Le paysage est complexe et en perpétuelle évolution et l'artiste le réécrit, fait des montages de paysages à la frontière du réel où il élabore des espaces hybrides et chimériques. Il est souvent question chez lui d'enfermement où il n'y a pas d'espace, de temps et où les murs sont comme les parois d'un esprit dont nous serions prisonniers.

Laurent CERCIAT et Denis COINTE

Bourran, issue de la série *Paradis - Diptyque,* 2019
Photographie
50 x 75 cm

Laurent Cerciat est né en 1972 et vit et travaille à Bordeaux. Son travail tend à questionner notre rapport à la nature, et fait des références fréquente à l'histoire des jardins et des paysages. Il élabore des séries photos, des installations éphémères, des sculptures évoquant le monde végétal. Il le met en scène au travers de déambulation dans l'espace urbain ou rural qui sont l'occasion de porter un regard nouveau sur l'environnement ordinaire, notamment sur la flore spontanée. Cet artiste collabore fréquemment avec Denis Cointe, né en 1969, résidant à Bordeaux. Ce dernier évolue dans le monde des arts visuels, le spectacle vivant. Ses réalisations prennent la forme de vidéos, installations ou performances.

Ces deux photographies font partie d'une série réalisée en 2019 et exposée la même année à Mérignac, par Denis Cointe et Laurent Cerciat. Il s'agit d'une collaboration entre deux artistes qui questionnent notre rapport à la nature et ici plus particulièrement au jardin. Ils ont travaillé dans un jardin partagé entretenu par des personnes en situation de handicap. Cet espace permet de rencontrer des gens, il n'y a plus de barrières sociales, de soignants ou soignés, mais simplement des personnes qui se consacrent au même projet et qui ont la même émotion face à l'éclosion d'une fleur. Le jardin a été pensé comme une nature sauvage, où la friche a toute sa place pour ramener de la vie par la faune et la flore. Les deux artistes parlent d'« hétérotopie heureuse et universalisante », terme emprunté à Foucault, pour ce jardin. Un endroit tangible d'une utopie, d'un imaginaire collectif celui de redonner à la nature sa place.



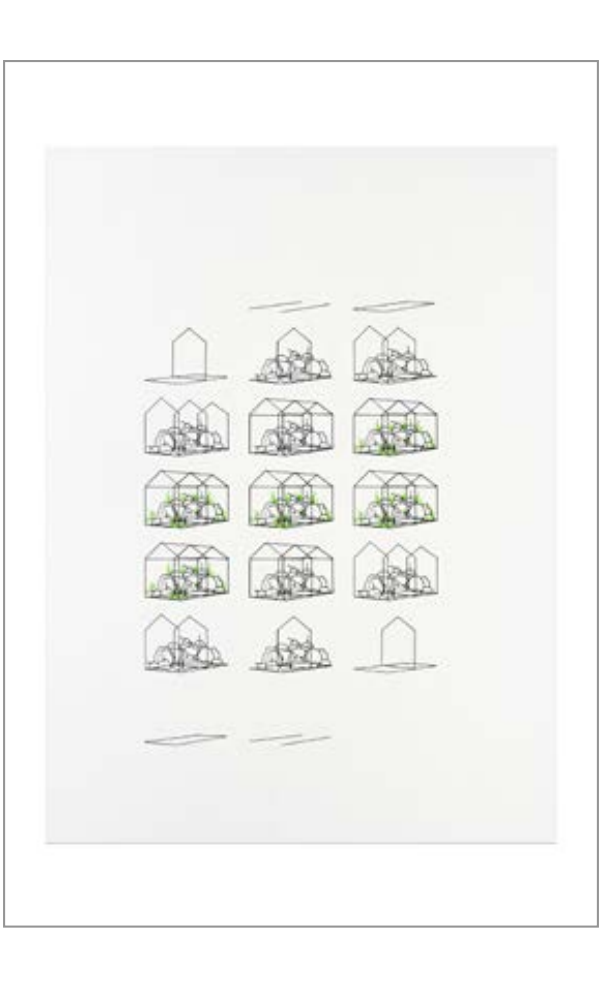
Jérémie GINDRE

Ça bouge, 2013
Tirage ultrachrome rehaussé à l'encre de chine
sur papier Fine Art
42 x 29.7 cm

Jérémie Gindre est un artiste et écrivain suisse. Ses œuvres s'articulent en particulier autour de l'histoire, la géographie ou encore la société des loisirs. Il travaille essentiellement sur les mots, qu'il associe à chacune de ses œuvres, comme lors de l'exposition « Hall aux Bûches » à la Bibliothèque HEAD à Genève, où il est écrit « Un mot pour chaque chose ». Jérémie Gindre est un narrateur.

Dans les histoires qu'il nous raconte, il étudie avec une curiosité jubilatoire beaucoup d'humour associé à une certaine désinvolture, des champs de la connaissance aussi variés que l'histoire, la géographie, l'art conceptuel, les neurosciences, l'archéologie ou le tourisme. Ça bouge est un travail autour du passé du plateau du Colorado, et en particulier du Balanced Rock, autour duquel les gens peuvent se faire prendre en photo. Balanced Rock défie la gravité en restant perché sur une concrétion rocheuse.

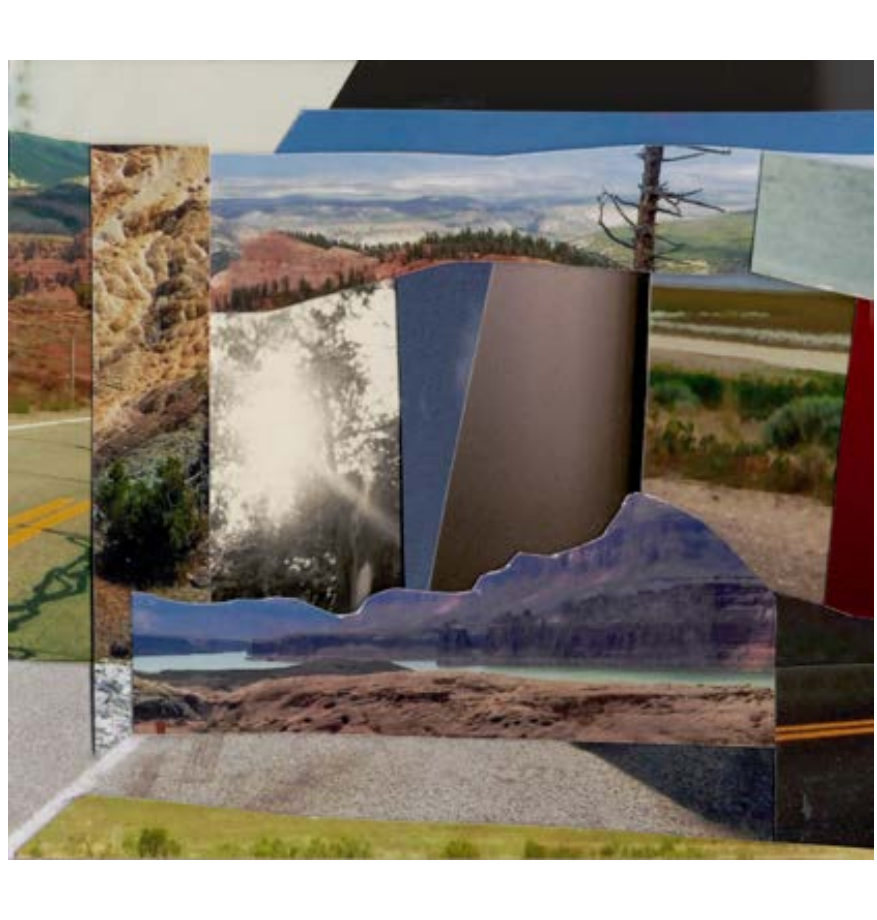
C'est un étrange rocher aux couleurs orangées dont la similitude avec une toupie a inspiré une bonne arnaque aux gens du coin : ils affirmaient aux voyageurs que le rocher tournait parfois sur lui-même. Ils les invitaient ainsi à revenir, leur affirmant que la prochaine fois ils pourraient se faire photographier devant un angle différent, photographie bien entendue payante.



Anne HOUEL

Culture #2, 2016
Sérigraphie
72 x 52 cm

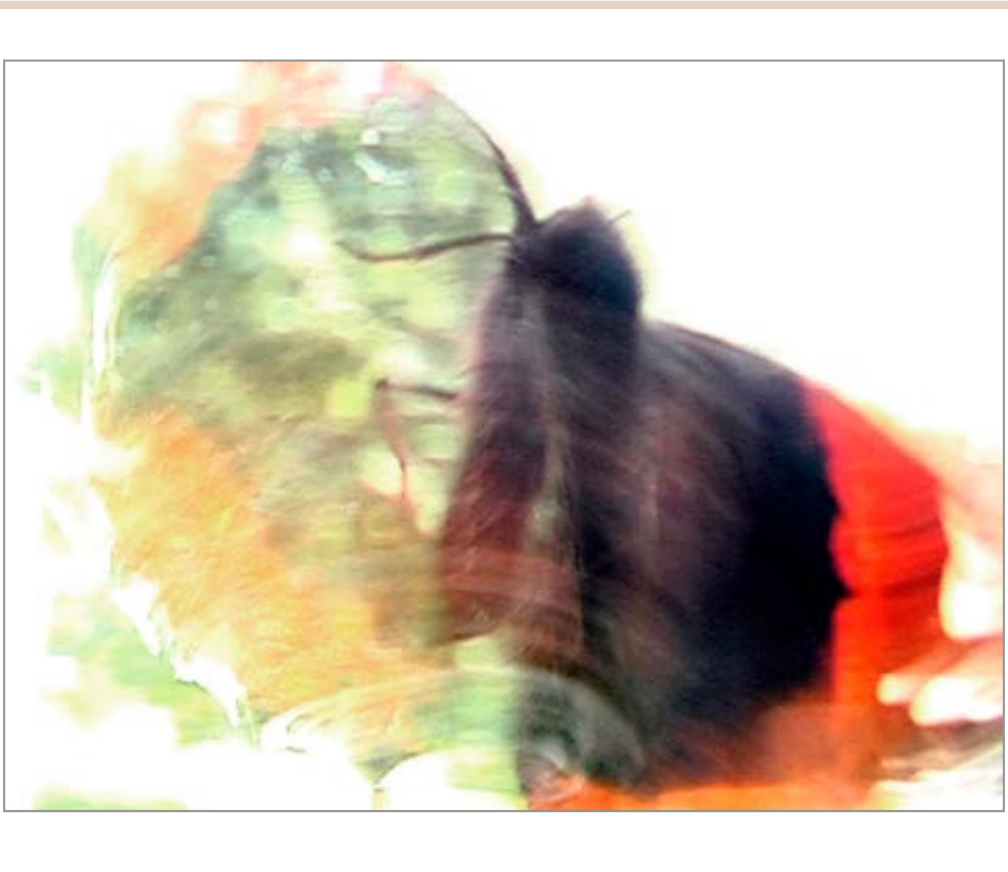
Anne Houel construit son travail autour des constructions, de leur évolution dans le temps et leur devenir. Elle interroge les espaces, les créés pour mieux les analyser. Pour cette sérigraphie Culture#2, elle s'est inspirée de son installation Cultures. Il s'agit d'une représentation picturale des différents moments de l'installation. Cette dernière est entre la serre horticole et l'habitation, constituée de verre et d'acier où renferme à l'intérieur des gravats de démolition d'un chantier que l'artiste a récupéré. Elle a laissé l'installation pendant une année ce qui a donné naissance à une végétation propre à la ruine. Il y a alors l'émergence d'une nouvelle mémoire, celle de la mutation urbaine où la serre évoque la « mise en culture ». L'artiste observe son territoire, et se base sur ce dernier pour construire son œuvre. Elle aborde la notion d'espace dans ses travaux mais va plus loin puisqu'elle questionne le lieu en lui-même qui accueille ses installations



Lilly LULAY

Mindscapes 02, 2010
Collage photographique
37.7 x 28.5 cm

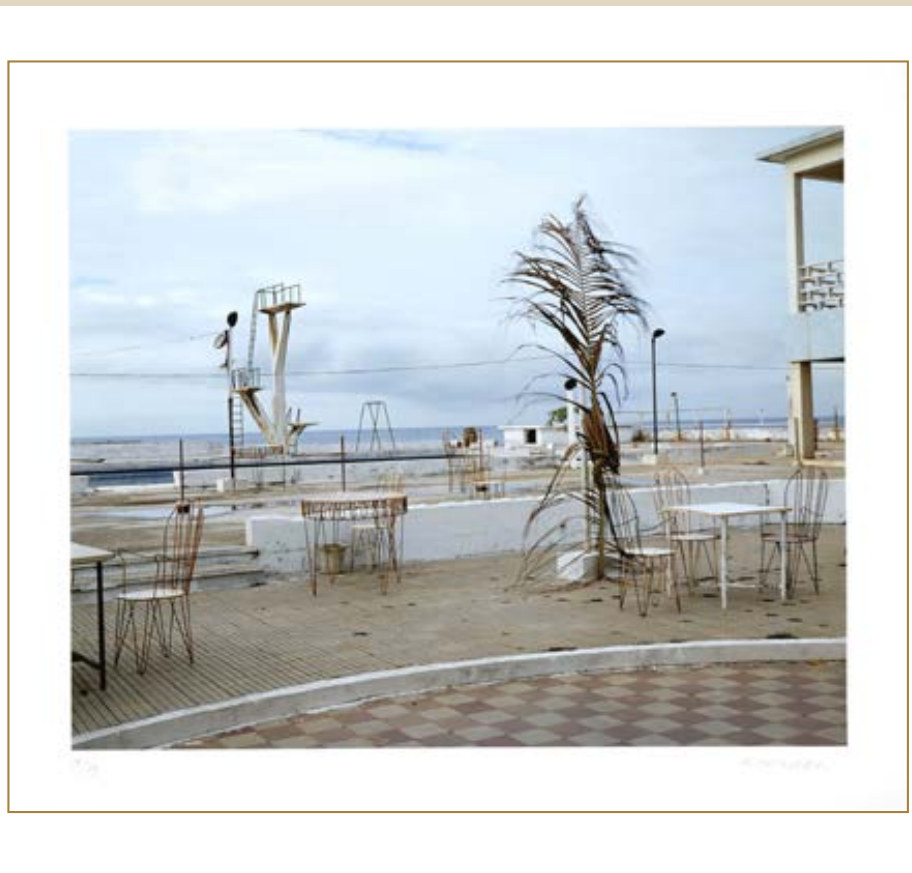
Lilly Lulay est une artiste allemande qui travaille à partir de collages. Elle élabore son travail artistique comme un outil culturel sur la vie quotidienne. En effet, pour pouvoir créer ses œuvres elle récupère des clichés trouvés ou achetés dans des brocantes. Elle les découpe et les assemble pour créer une de nouvelles formes et de nouveaux paysages. Le nom de l'œuvre Mindscapes 02, est une contraction de mind [esprit] et landsacape [paysage]. L'artiste créée de nouveaux imaginaires dans lequel le spectateur peut se perdre. Elle laisse volontairement les différentes épaisseurs de collages pour laisser voire apparaitre le relief. Ses œuvres ne sont jamais rephotographiées. Lilly Luay créé de nouveaux espaces avec de nouvelles formes étonnantes mais d'une grande cohérence visuelle.



Laurent MILLET

Les Tempestaires, le papillon, 2002
Tirage chromogène
60 x 80 cm

Né en 1968, il vit et travaille en Gironde.
Laurent millet est un Photographe et plasticien, qui compose les chapitres d'une encyclopédie imaginaire, peuplée d'objets construits par la photo, dans des décors naturels ou dans son atelier. Il questionne l'image [son histoire, sa place] mais aussi l'imaginaire qui créé l'image. Il interroge la place de l'artiste dans la création. Ici, il s'agit d'une photographie d'un battement d'aile de papillon. Il cherche à représenter tel quel le mouvement, pour ce qu'il est, sans le figer dans un moment. Le battement d'aile semble s'accomplir devant nos yeux, comme mise en action. Il nous montre ce que doit être la nature, en action et pas figée par la création.

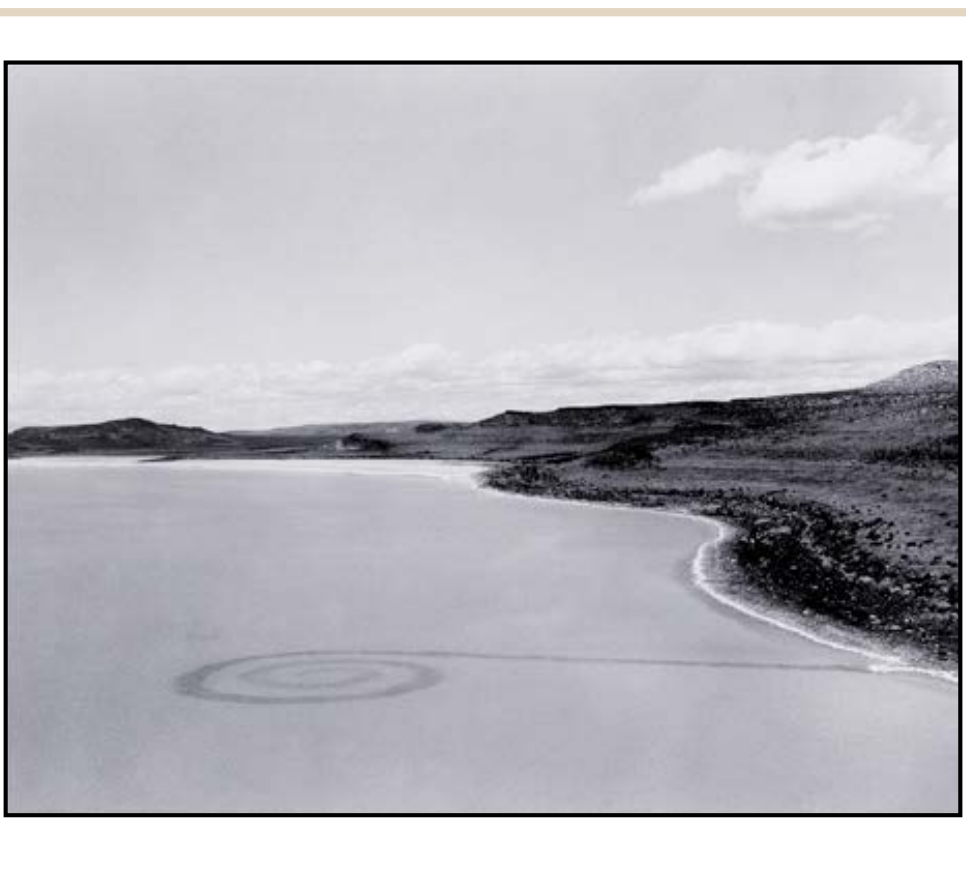


Sophie RISTELHUEBER

La ligne de l'équateur, 2005
Tirage jet d'encre
60 x 72 cm
21 x 25,5 cm

Sophie Ristelhueber est née en 1949 à Paris et a travaillé dans la presse et l'édition. Elle débute sa carrière photographique dans les années 80 et son travail engage une réflexion sur l'image d'information et sa perception. En 1984 elle photographie Beyrouth, la capitale libanaise en ruine, sans présence humaine. Elle présente son travail, et fait une description de la ville très éloignée des images chics des photoreportages.

Ce que l'artiste accomplit n'a pas vocation de s'inscrire dans le contexte - fortuit, éphémère -du reportage. Elle interroge les conflits de la fiction et de la réalité, parcourt les marges, se livre à une manière d'archéologie des indices, elle se fond, muette, dans le monde perceptible et audible. Comme toujours chez elle, il ne s'agit pas de relever un contexte ou des responsabilités politiques d'un côté ou d'un autre, mais de créer une œuvre sans limite de temps et d'identité. Depuis plus de 30 ans poursuit une réflexion sur le territoire et son histoire au travers d'une approche singulière des ruines et des traces laissées par l'homme dans les lieux dévastés par la guerre ou par des bouleversements naturels et culturels.



Mark RUWEDEL

Spiral Jetty, 1993
Tirage papier noir et blanc au gélatino bromure d'argent sur papier canson PH neutre et crayon
37.4 x 47 cm

Mark Ruwedel, né en 1954 en Pennsylvanie, est un photographe canadien qui vit et travaille en Californie. Il voulait devenir peintre mais s'intéresse progressivement à la photographie, il en fait son médium de prédilection. Le désert est une source d'inspiration importante, il cherche des espaces inhabités où règne le désordre, une trace laissée par la présence humaine. Il révèle aussi l'impact des nouvelles technologies sur le territoire.

Il représente les paysages comme des lieux avec différentes échelles de temps qui s'entremêlent pour montrer deux aspects du paysage : l'intervention humaine et le processus du temps, de l'histoire. Il interroge nos perceptions changeantes de l'espace et la mémoire culturelle qui peut être reliée à un lieu. De ce fait, il est très marqué par les œuvres de Land art qui est un prolongement de la pratique artistique en dehors des espaces consacrés comme les galeries, musées… Il s'agit le plus souvent d'interventions ponctuelles mais qui peuvent devenir durable et parfois même modifier le site de manière définitive comme c'est le cas de l'œuvre photographiée par Mark Ruwedel. Cette dernière a été réalisé par Robert Smithson en avril 1970, c'est une spirale qui fait 457m de long, en pierre, qui s'enroule dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. L'œuvre est en mouvement perpétuel puisqu'elle n'est visible qu'avec l'évaporation de l'eau certaines années. C'est une allégorie de la création, une représentation d'un symbole universel lié au culte solaire et à l'infini.

Laurent SFAR

Supermäché [#3], 2004
Photographie contrecollé sur aluminim
60 x 90 cm

Laurent Sfar est né en 1969 à Paris, il vit et travaille à Paris. Diplômé d'une thèse d'arts plastiques, et de plusieurs écoles d'arts appliqués, il enseigne à l'école des Beaux-Arts de Toulouse. Le travail de Laurent Sfar se situe entre l'art, le design et l'architecture. Laurent Sfar développe une pratique qui prend souvent corps et sens dans l'espace urbain, dans une logique de l'absurde, il bouleverse la forme et la fonction d'objets.

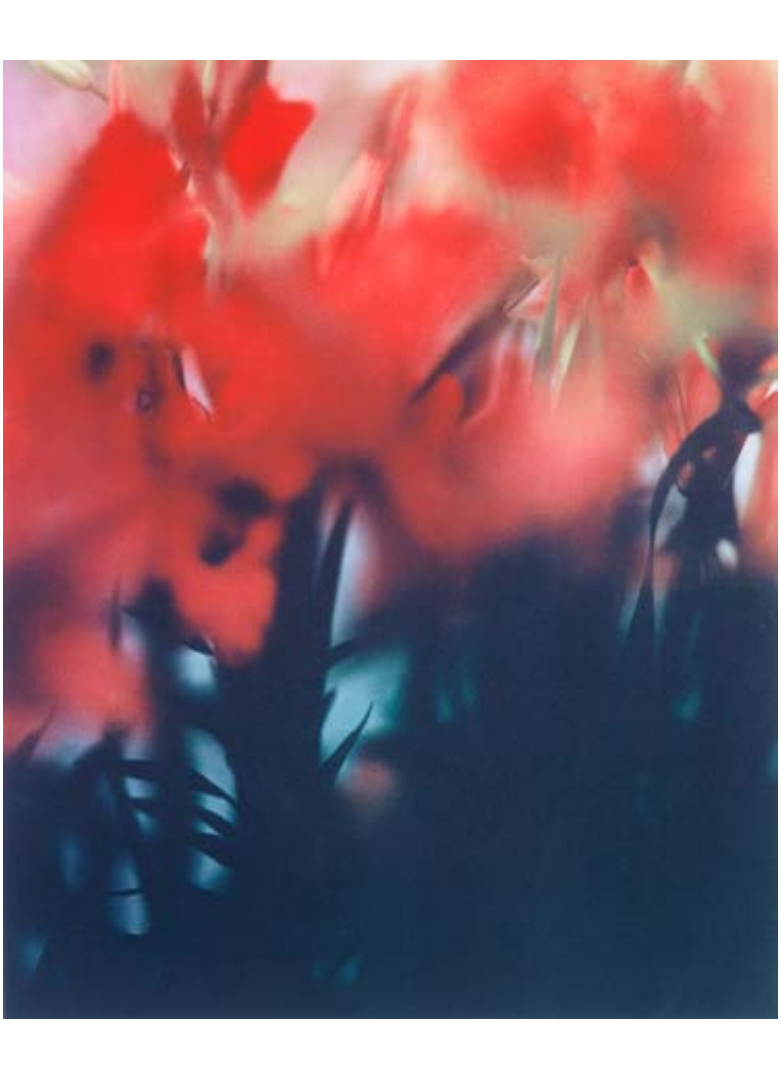
Dans une résidence à Melun, l'artiste constate que la Forêt de Melun-Sénart est immédiatement en bordure de la ville. Cette forêt est à la fois un espace sauvage et un espace de détente qui dénote une caractéristique de la « Rurbanité », où la ville envahissante colonise l'espace naturel. La nature est mise en parc et les hypermarchés attaquent cet environnement sauvage proche. Il réalise la vidéo *Supermâché*, véritable mise en correspondance du sauvage et du civilisé, où l'artiste propose entre autre une nappe et un pique-nique à une horde de sangliers… ces mêmes sangliers qui sont élevés pour être chassés et qui finissent par aller consommer dans un supermarché.
La photographie *Supermaché #3*, est extraite de cette vidéo et nous donne à voir comment Laurent Sfar organise la rencontre entre un monde sauvage avec ses lois liées à l'instinct de conservation et un monde humainement organisé.

Ambroise TEZENAS

Série *Dark Tourism*
Prypiat - Ukraine, 2008
Tirage C-Rpint
67.5 x 85.5 cm

Laurent Sfar est né en 1969 à Paris, il vit et travaille à Paris. Diplômé d'une thèse d'arts plastiques, et de plusieurs écoles d'arts appliqués, il enseigne à l'école des Beaux-Arts de Toulouse. Le travail de Laurent Sfar se situe entre l'art, le design et l'architecture. Laurent Sfar développe une pratique qui prend souvent corps et sens dans l'espace urbain, dans une logique de l'absurde, il bouleverse la forme et la fonction d'objets.

Dans une résidence à Melun, l'artiste constate que la Forêt de Melun-Sénart est immédiatement en bordure de la ville. Cette forêt est à la fois un espace sauvage et un espace de détente qui dénote une caractéristique de la « Rurbanité », où la ville envahissante colonise l'espace naturel. La nature est mise en parc et les hypermarchés attaquent cet environnement sauvage proche. Il réalise la vidéo *Supermâché*, véritable mise en correspondance du sauvage et du civilisé, où l'artiste propose entre autre une nappe et un pique-nique à une horde de sangliers… ces mêmes sangliers qui sont élevés pour être chassés et qui finissent par aller consommer dans un supermarché.
La photographie *Supermaché #3*, est extraite de cette vidéo et nous donne à voir comment Laurent Sfar organise la rencontre entre un monde sauvage avec ses lois liées à l'instinct de conservation et un monde humainement organisé.



Gérard TRAQUANDI

Sans titre, 1996
Phototypie
76 x 56 cm

Né en 1952 à Marseille, où il vit et travaille, il a suivi des cours à l'école des Beaux-Arts de Marseille-Lumigny où il enseigne aujourd'hui.
Baignée d'une lumière contrastée, cette représentation florale s'éloigne du réel pour atteindre l'onirisme. La sensation de velouté qui émane de cette estampe est typique de la phototypie, technique qui permet d'obtenir des densités de couleurs exceptionnelles. Si le thème de la nature morte est ici convoqué, il en donne par une mise à distance du sujet, une vision qui tend vers l'abstraction.

« Le motif est un repère, mais il sert aussi à filtrer le « trop d'art » ou l'esthétique convenue. Il permet une prospection au présent : ici et maintenant. Il est un référent que j'utilise quand bon me semble. Un petit bout de nature, un caillou, des fleurs, une plante font l'affaire. Les objets manufacturés, non. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas envie d'en savoir plus là-dessus pour l'instant. Le motif me motive, voilà tout ».

Gérard Traquandi, notes d'atelier, 1998

Erik VAN DER WEIJDE

Senate Brazil, 2014
8 photographies imprimées en encres ultrachromes sur papier Hahnmuehle fine art baryté 315g
46.5 x 37.5 cm

Né à Dordrecht aux Pays-Bas en 1977, Erik Van Der Weijde a étudié à l'Académie Gerrit Rietveld puis à l'Université d'Amsterdam. Il vit et travaille désormais à Natal au Brésil.
Avec lui, l'objet est photographié, circonscrit avec rigueur. Le plan général de l'image étant soumis à une précision descriptive égale, c'est le régime de la répétition qui impose le sujet au regard.

Il s'intéresse au lieu, comme l'atteste la liste de légendes dont chaque livre est pourvu, qu'il soit identifié ou pas. La constance thématique favorise cependant la neutralisation du contexte pour constituer chaque image en représentation typologique. *Senate Brazil* présente certes des bâtiments mais le point de vue assez éloigné montre au contraire qu'il s'intéresse particulièrement à ces espaces de « no man's land » qui le précèdent. Le cheminement mis en évidence pour l'atteindre renouvelle notre rapport à cet objet. Enfin, il a volontairement modifié les couleurs : il les sature [couleurs roses] faisant référence à l'utopie des architectes brésiliens qui pensaient changer le monde en construisant des tours sorties de nulle part.